

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1891

Discours prononcé par M. Henri BERR, Professeur de Seconde

Mes chers amis,

C'est à vous que je veux m'adresser : et – je tiens à le dire tout d'abord – pour moi c'est un plaisir et non pas une tâche de causer en ce jour avec vous. Ce que vous allez entendre n'est pas un discours, et je souhaite que cela n'ait pas trop l'air ou d'une leçon ou d'un sermon ; mais je voudrais que, comme d'une leçon, il vous en restât quelque souvenir utile et que, comme un sermon, ce fût pour vous dans la suite le thème de réflexions sérieuses. J'ai toujours pensé que celui de vos maîtres qui prend la parole en cette occasion unique doit prolonger quelques instants et pour ainsi dire couronner l'effort des dix mois précédents en s'élevant, autant qu'il peut, et en tâchant de vous hausser vous-mêmes à des idées générales d'où vous embrassiez dans sa complexité le travail et le profit de l'année entière. Tout homme réfléchi, à certains moments, dans l'éparpillement des actes quotidiens, éprouve le besoin de se recueillir pour reprendre conscience du but où il tend. Ne faut-il pas, au Lycée, que vous en fassiez autant quelquefois ? La vue du chemin parcouru rend plus facile le chemin à parcourir, et l'attrait du but atténue la fatigue de la route. S'il en est donc parmi vous qui ne savent plus au juste où ils vont, n'a-t-il pas mission de le leur montrer, le maître qui, une fois dans l'année, vous parle à tous ? Ce devrait être, de lui à vous, une causerie intime et philosophique à la fois, qui pût intéresser et toucher également ceux qui s'en vont pour deux mois et ceux qui s'en vont pour toujours ; il faudrait que les uns en fussent moins empressés à quitter le Lycée, les autres, après l'allégresse naturelle des vacances, plus empressés à y revenir. Le temps est passé de l'autorité impérieuse et de l'obéissance passive : nous voulons vous obtenir de vous-mêmes et vous élever dans la joie. Vous n'êtes pas pour nous des êtres inconscients qu'on dresse, mais de jeunes raisons qu'on forme et qu'on persuade. Ne savons-nous pas que tout devient léger à l'homme, même la souffrance et le sacrifice, dès qu'il se l'impose à dessein ? Notre vœu le plus cher est donc qu'au lieu de subir le travail, résignés et inertes, vous l'acceptiez résolument : pour que l'œuvre des éducateurs soit féconde, il faut que vous y collaboriez ; et pour y collaborer sans réserve, il vous faut enfin la comprendre.

Ce que vous comprenez sans doute de vous-mêmes, ou ce que vous sentez, tout au moins, c'est que vous vivez sous un régime nouveau. Il règne au Lycée un esprit de libre réforme : et c'est cet esprit libéral, qui transforme l'éducation entière, que je voudrais vous définir. On a parlé de « renaissance physique » : j'accepte le mot ; mais c'est « renaissance du corps, du caractère et de l'esprit » qu'il faut dire. Vous ne vous imaginez pas combien cette renaissance est heureuse et jusqu'à quel point elle était nécessaire. Au moment où vous entriez dans la vie, la France traversait une période de tristesse et de malaise ; la génération qui vous précédait a compté plus de pessimistes qu'il n'y en eût jamais en ce pays, et - quoi qu'on ait dit – le découragement chez la plupart était sincère. Ce fut une crise dangereuse, et déjà l'on disait autour de nous, nous-mêmes nous disions : une décadence.

Je ne veux point en énumérer toutes les causes : on l'a fait, et avec pénétration, parmi ceux-là mêmes qui en ont souffert. Il y en avait d'extérieures et il y en avait d'intimes ; les unes tenaient aux circonstances, et les autres aux individus, c'est-à-dire, en somme, à l'éducation. – Certains souvenirs qu'on garde au fond de soi ne veulent pas être étalés indiscretement ; songez pourtant à ce que durent éprouver les jeunes gens d'il y a vingt ans : avoir vu sa patrie si puissante et si superbe, et la voir si accablée quoique sans déshonneur ! Avoir fait éclater tant d'orgueil pour dévorer soudain tant d'humiliation ! Songez encore que beaucoup d'entre eux étaient dépourvus de toute croyance reconfortante, que si la foi ne les contentait plus, que si la philosophie même leur était suspecte, la science ne leur suffisait pas. - Mais je ne veux insister que sur l'éducation.

Par une erreur funeste dont il serait trop long de vous montrer les sources, vos prédécesseurs ont été élevés comme de purs esprits. On semblait ignorer qu'ils eussent un corps ; et ce corps aurait eu d'autant plus besoin d'être cultivé que bien des causes l'avaient affaibli : les guerres de l'Empire, comme on l'a dit, par « mille saignées consécutives » sur la plus vigoureuse partie de notre nation, épuisèrent la race pour de longues années ; mais la civilisation surtout, par ses progrès inouïs, a consommé nos forces vives. Le progrès est presque redoutable tant son prix est élevé. Comme dans une famille, bien souvent, l'éclat singulier du génie est payé par la folie ou l'imbécillité des descendants, de même les peuples privilégiés usent pour leur splendeur meurtrière leur capital d'énergie : et ainsi, à mesure que la civilisation progresse, leur vitalité diminue. Le sang s'appauvrit, le muscle se meurt, les nerfs tout à la fois s'exaltent et s'affaiblissent ; et beaucoup de ces hommes entre lesquels on compte tous les jours plus d'inventeurs, de savants, d'artistes, font peine à voir, pâles, chétifs, dégénérés.

Avec l'énergie du corps, celle de la volonté s'épuise : et que faisait-on pour tendre chez vos aînés le ressort du vouloir ? Avec l'équilibre des nerfs, celui des sentiments se rompt : et que faisait-on pour diriger, pour corriger en eux le cours de la sensibilité ? – Sans doute, on cultivait leur esprit avec un soin délicat ; et, chez les plus distingués, le fruit d'une telle culture était exquis : mais comme elle était formelle, cette culture, étroitement esthétique, curieuse d'embellir l'esprit plutôt que de le fortifier et, pour ainsi dire, sans vertu nourrissante !

Comprise ainsi, l'éducation pouvait former beaucoup d'artistes et de dilettantes : mais jouir des belles apparences n'est pas un bonheur qui remplisse toute l'âme ; et d'ailleurs, ces jouissances qui, dans la solitude, sont vite épuisés, sont, dans la société, interrompues à tous moments. L'ennui ne tarde pas à surgir, puis, quand surviennent des souffrances, des épreuves pour lesquelles ni le corps, ni le caractère, ni l'esprit ne sont trempés, un douloureux sentiment d'impuissance, et enfin le désespoir. Il y a toujours eu en France, même aux plus mauvais jours, des natures saines et droites, je ne l'ignore pas : mais le pessimisme, on ne peut le nier, a sévi quelque temps parmi nous. Or le pessimisme – j'entends le vrai, celui qui n'est ni une attitude prétentieuse ni une pure spéculation, mais une maladie morale – est l'expression d'une dégénérescence. Où il y a santé, santé du corps et de l'esprit, il y a joie.

Peut-être, mes chers amis, comprenez-vous mieux maintenant la nécessité d'une réaction ou, comme je l'ai dit, d'une renaissance. Nous la voulons, cette renaissance, et vous la réaliserez. – Descartes, dans l'ivresse de ses découvertes et de ses hypothèses, se flattait qu'un jour la maladie sera vaincue et la mort conjurée. Chimère, semble-t-il, si le progrès même appauvrit la vie ; vraisemblance, pourrait-on dire, puisqu'un Jenner inventa la vaccine et qu'un Pasteur a supprimé la rage. La science conquise répare les maux que la conquête de la science a causés ; et, pour imiter un mot connu, si un peu de civilisation affaiblit un peuple, beaucoup

de civilisation le retrempe. – Il y a vingt ans, on a découvert, en France, que le problème de l'éducation, somme toute, est le problème de l'avenir, et que la décadence n'est inévitable que là où la pédagogie est impuissante. Dès qu'on eut pris conscience du problème, on s'y passionna : on cherche depuis ce temps à le résoudre, et la solution semble prochaine. D'abord, - sous prétexte que c'est le savoir allemand ou, selon la formule consacrée, l'instituteur prussien qui avait vaincu à Sadowa et ailleurs, hélas ! – on essaya, pour régénérer la jeunesse, de l'érudition et de la science. On les avait méconnues, on en abusa. Ce fut le règne, après celui des mots, des choses et des faits, des manuels et des précis, du « bourrage » et du « surmenage ». Et, comme tout cela n'était guère vivifiant, on s'en aperçut, on s'en émut ; on s'avisait d'autre chose : c'était que, pour tirer de la jeunesse une nation saine, peut-être faut-il former non des artistes et des dilettantes, non des savants et des érudits, - mais des hommes. – La belle découverte, dira-t-on, et comme le mot est nouveau ! – Oui, la découverte est précieuse et l'idée, sinon le mot, est neuve. Former des hommes : je crois, pour ma part, que c'est le court programme d'une réforme immense, parce que c'est tout subordonner non plus aux résultats extérieurs mais à l'effort intime, ramener l'éducation au principe qu'elle perdait de vue, et réduire au rang de moyens ce qu'on prenait pour des fins absolues. Former des hommes : si je l'entends bien, c'est développer avec harmonie toutes les facultés du corps et de l'esprit ; c'est, chez des êtres complets, unir à une santé intacte une culture supérieure et, au lieu que le progrès nuise au bonheur, faire que du progrès croissant le bonheur toujours s'accroisse.

Tel est le but, mes chers amis : il reste à l'atteindre. On a tâtonné, on tâtonne encore ; mais déjà les voies sont tracées. – Ce qu'on a fait pour le corps, depuis trois ou quatre ans, vous le savez. J'assistais il y a quelques semaines aux régates qui terminaient le *Lendit* : la journée était délicieuse ; le bois de Boulogne, dont la poussière et la chaleur n'avaient pas encore terni la verdure, faisait à cette fête de jeunesse un cadre frais et éclatant ; sur les bords du lac, l'animation, les vives couleurs d'une foule variée et joyeuse ; mêlés à vous vos parents, vos maîtres, vos amis ; et, quand les canots agiles ramenaient les vainqueurs, les beaux adolescents aux bras vigoureux, à la poitrine large, c'était une commune allégresse ; et je sentais qu'un tacite espoir en cette jeunesse virile reconfortait les spectateurs eux-mêmes. Je ne veux point parler des excès ; ils sont inévitables au début. Tous bientôt vous comprendrez qu'il s'agit non pas de briller à tout prix dans de nouveaux concours, mais d'épanouir vos corps par degrés en force et en souplesse. Madame de Maintenon, dont la piété n'est pas suspecte de tiédeur, interdisait aux jeunes filles de Saint-Cyr ce qu'elle appelait joliment : « les colifichets d'oraison ». Evitez, vous dirai-je à vous, mes amis, les colifichets de sport.

Ce qu'on a fait pour votre éducation morale, vous en avez tout au moins une idée confuse. On vous aime et on vous le montre et c'est très simple, à coup sûr, mais pourtant c'est là encore une nouveauté. Sans doute on aimait aussi la jeunesse autrefois ; on l'a toujours aimée : mais on le montrait moins, et l'on croyait bien faire. Les rapports entre les maîtres et les élèves avaient le plus souvent je ne sais quoi de factice et de contraint, et une barrière les séparait, faite de raideur et de défiance, qu'on travaillait trop rarement de part et d'autre à renverser. Il y a eu comme un malentendu séculaire, au lieu de cette cordiale entente dont l'autorité ne souffre pas et qui n'exclut point le respect. Pour que le Lycée perde son antique apparence d'une « geôle de jeunesse captive », il ne suffit pas que les murs soient gais ; il faut que l'intimité l'égaye. Et voyez le profit ! Quand on se sent aimé, au lieu de se replier sur soi, de se complaire dans la rancune et la dissimulation, on se laisse aller à la belle humeur, à la franchise, fût-on coupable, à une loyauté qui éclate dès l'abord, dans le regard. Quand on se

sent aimé, au lieu de travailler à contre-cœur, par crainte, ou par âpreté, par amour-propre, on travaille avec plaisir et par devoir, pour se contenter soi-même et pour contenter les autres. Quand on se sent aimé enfin, on aime : et ainsi, au lieu de la sécheresse ou de l'aigreur, c'est l'affection, c'est la tendresse, c'est la sympathie qui se développent, tout ce qui, en élargissant l'individu, en fait un être à la fois plus heureux et plus sociable. Mais ce n'est pas tout. Quand on se sent, puisqu'on est aimé, soumis à une discipline non point rigoureuse et tracassière, mais libérale, réduite au nécessaire, qui prévient le désordre sans réprimer toute initiative, on l'accepte comme une règle juste et sage, et on acquiert le respect de la loi sans perdre le sentiment de sa responsabilité. Ainsi peuvent s'épanouir, dans un milieu bienfaisant, la plante vive d'un mâle caractère et la fleur délicate d'un cœur aimant. Ainsi le Lycée peut servir d'intermédiaire entre la famille dont il complète et même corrige, ou parfois supplée l'action, et la société à laquelle il prépare.

Ce qu'on a fait enfin pour votre intelligence, mes chers amis, constitue une réforme moins apparente peut-être qu'elle n'est féconde : on a voulu que votre instruction même se tournât en éducation. Tandis qu'on vous découvre tant de beautés et qu'on vous transmet tant de connaissances, à quel résultat pensez-vous qu'on prétende ? Si l'on ne souhaite point que vous vous consacriez tous soit à l'art soit à la science, s'agirait-il simplement de vous ménager les plaisirs désintéressés du goût et les avantages pratiques du savoir ? – Nous ne sommes pour vous ni si imprudemment ambitieux ni si étroitement utilitaires. Développer par un exercice approprié les puissances diverses de l'esprit, vous habituer à observer, à raisonner, à sentir avec justesse et avec finesse, vous rendre chères et comme familières la beauté et la vérité : voilà ce qui nous importe surtout, parce que c'est vous rendre aptes à tout faire et à tout bien faire, parce que c'est préparer votre esprit autant à la vie morale qu'à la vie même de l'esprit. Mais les lettres et les sciences ont encore une autre vertu éducatrice : elles ne sont pas seulement un exercice mais un aliment. Elles nourrissent l'esprit ; elles le nourriront toujours davantage en devenant toujours plus philosophiques. La philosophie, en effet, n'est pas toute, croyez-le bien, dans ce qu'on appelle proprement de ce nom, dans l'étude explicite et directe des plus hauts problèmes de la vie : elle est partout, dès qu'on sait l'y mettre, ou plutôt l'y trouver. Elle est dans l'étude de toutes les sciences et de tous les arts, dans l'étude de l'histoire et dans celle de la géographie, dans l'étude même des langues. Tout cela ce sont les membres épars de la philosophie, puisque c'est la même en fragments, et c'est de là que, par un progrès naturel, l'esprit, croissant en force et en audace, doit s'élever aux synthèses des philosophes. Votre place dans une certaine nation, la place de cette nation dans le monde et celle du monde dans l'espace, les lois de l'esprit et celles de la matière, l'évolution de la vie et celle de l'humanité, tout cela, avec curiosité, avec avidité, vous devez l'entrevoir peu à peu, ramenant le particulier au général et les faits aux idées : et, quand une fois vous aurez bien compris les lois entrecroisées qui pèsent sur vous, ces liens étroits qui vous rattachent à votre milieu et à l'univers entier, au passé et à l'avenir, vous pourrez, dans le présent, accepter librement, remplir dignement votre rôle d'hommes : et votre instruction, par sa matière comme par ses méthodes, aura été pleinement humaine.

Mais, puisque j'ai prononcé le mot « d'humanités » vous seriez étonnés si je passais sous silence une question qui trouble sans doute quelques-uns d'entre vous. Vous ne songez point, j'imagine, à discuter les programmes de l'enseignement ; et ce n'est pas votre rôle à coup sûr : mais vous savez qu'on les discute, et ces controverses – qui sont inévitables et qui seront fécondes – peuvent vous rendre perplexes, sceptiques même sur l'efficacité de vos études. Vous entendez dire aux uns que les lettres latines et grecques ne valent pas le temps et l'effort

qu'elles coûtent ; aux autres qu'il n'y a point d'humanités véritables en dehors des lettres grecques et latines : que faut-il penser parmi de telles contradictions ? – Il faut penser d'abord, mes chers amis, que les programmes n'ont pas – et c'est fort heureux – l'importance suprême qu'on semble parfois leur accorder ; mais que l'esprit de l'enseignement importe davantage, et que, cet esprit, maîtres et élèves le créent en commun. Il faut penser encore qu'il n'est rien, après tout, dans les lettres et dans les sciences même, qui ne puisse se tourner en humanités, dès lors qu'il n'est rien qui n'exprime l'homme et qui ne se ramène à lui, qui ne soit rempli ou comme imprégné de vie humaine.

Si vous voulez que je précise, je crois, avec beaucoup d'autres, que les langues mortes exercent une action profonde et complexe. Tout a été dit là-dessus : elles fortifient l'intelligence par leurs difficultés mêmes, et elles l'assouplissent ; le latin a une virilité, le grec une harmonie souveraine dont quelque chose, par le contact, se communique et s'attache à l'esprit ; leurs chefs-d'œuvre, où presque toujours le fond et la forme sont d'accord, développent à la fois la pensée et le goût ; ils font connaître les hommes des temps passés, et ils font connaître l'homme de tous les temps, donnant ainsi la notion tout ensemble de ce qui change sans cesse et de ce qui ne changera jamais. Renoncer brusquement à une discipline qui a façonné en partie le génie de la France, ce serait courir le risque de l'amoinrir. Vous tous qui vous appliquez aux humanités anciennes, dites-vous donc que par vous se maintient un précieux patrimoine pour se transmettre intact ou même accru. Mais n'espérez rien de ces études si vous ménagez votre peine. Quiconque, en pénétrant la dure écorce, atteint le cœur de l'antiquité, y trouve un double profit, par l'effort même autant que par le gain. Mais pour qui s'arrête et se traîne à la surface, où est la culture, où est l'ennoblissement de l'esprit ? Désormais, ceux à qui manquera le temps, ou la force, ou la volonté de pousser l'effort jusqu'au bout, il faut souhaiter qu'ils s'abstiennent tout à fait. Si un petit nombre approfondit ce qu'un grand nombre effleurait, la France, il me semble, n'y perdra rien.

Quand j'entends affirmer, au contraire, que restreindre l'emploi des lettres anciennes c'est sacrifier une partie de la jeunesse et ruiner nos traditions non seulement intellectuelles mais morales, je m'étonne et je suis tenté parfois de me récrier. Sans mépriser nos instituteurs, ne saurions-nous, après plusieurs siècles, nous suffire davantage ? Et, quand les Grecs se sont passés de maîtres, en aurons-nous éternellement besoin comme aux premiers jours ? Personne, je pense, n'oserait soutenir sérieusement que les vertus essentielles à la société doivent être puisées chez les anciens : pour seule réponse on montrerait tous ceux qui ont trouvé en eux-mêmes la source jaillissante du bien, tant de héros, tant de cœurs simples, cette foule anonyme des humbles qui fonde la moralité des peuples. Il y a des qualités vitales qui peuvent se désapprendre là où la vie dégénère, mais qui, tant qu'une race civilisée est intacte, lui sont naturelles comme la parole et comme la pensée. Elles n'enrichissent pas l'homme par héritage, elles le constituent par hérédité. – Mais c'est le patriotisme surtout, ce sont les vertus civiques, dit-on, dont l'étincelle couve dans les chefs-d'œuvre antiques. – Peut-être ; mais souvent cette étincelle ne suffit pas, et souvent elle est inutile. Est-ce faute d'avoir connu les anciens que le siècle de Louis XIV, par exemple, a ignoré la fierté, l'indépendance, l'égalité républicaines ? Et avec qui la France a-t-elle pris conscience d'elle-même ? Avec les humanistes de la Renaissance ou avec Jeanne d'Arc, la bergère illettrée ? – Sans doute, aux belles époques de la Grèce et de Rome, la raison avait quelque chose d'universel ; elle était souveraine ; elle réglait et tempérait même les mouvements du cœur ; les sentiments des modernes sont moins simples et leur vertu moins mesurée. Mais cette âme de l'antiquité, qui s'est exprimée dans les actes et dans les œuvres, ne se révèle-t-elle point à quelque degré

par l'histoire et par les traductions ? Faut-il rappeler que Plutarque, traduit par Amyot, a été le « bréviaire » du seizième siècle ? – J'irai plus loin. De bonnes traductions – comme il en faudrait davantage – , commentées avec finesse, suffisent peut-être à communiquer quelque chose même du goût antique. Et l'art y peut servir à coup sûr, cet art grec surtout, qui sans doute est bien grec dans sa divine perfection, , mais où le génie parle la langue universelle des formes et où la beauté se livre à qui sait la comprendre au lieu d'être arrachée par une lente conquête. – La civilisation moderne enfin ne saurait-elle contribuer pour sa part à discipliner l'esprit, à le nourrir et à l'ornier ? Dans notre propre littérature, avant tout, et dans nos arts, si même on laisse de côté ce qui est trop tourmenté ou trop troublant, quelle abondance encore et quelle variété de chefs-d'œuvre ! N'avons-nous pas de l'antiquité recueilli ce qu'elle avait de meilleur ? N'y avons-nous pas ajouté le meilleur de l'âme moderne, ce que nous trouvions en nous d'abord et ce qui nous venait des génies étrangers ? En ce moment même la littérature russe ne fait-elle pas couler dans la nôtre une sève généreuse de bonté, de pitié pour les humbles et d'universelle sympathie ? Nous avons nos classiques, si raisonnables et si parfaits, nos romantiques, si vibrants et si pittoresques, nos parnassiens, ces artistes curieux, et nos réalistes, ces observateurs attentifs, un trésor incomparable où toutes les richesses humaines sont réunies ; nous avons le moyen âge aussi, les langues vivantes et leurs chefs-d'œuvre, les sciences et la philosophie ; et, avec tout cela, je ne dis pas sans l'antiquité, mais sans le grec et le latin, nous ne saurions former des hommes !

Non, ceux qui profitent de tant de ressources ne sont pas sacrifiés. Mieux qu'en épelant le latin et le grec, ils deviendront des hommes, j'ajoute : des hommes de leur temps. Et ceux-là qui, au lieu d'abandonner les lettres anciennes s'y plongeront plus avant, pour qu'ils soient une élite et non pas une caste, pour que toute notre jeunesse ait une même âme, il faut qu'ils quittent le Lycée préparés pour la vie moderne. L'enseignement, depuis le moyen âge, a tendu toujours à devenir moins livresque, moins renfermé, en quelque sorte, et moins « à l'ombre ». On veut de plus en plus qu'un jeune homme, même dans une salle nue, penché sur un vieil auteur, ne se sente pas cependant dans un monde irréel, dans un terne royaume de mots et d'apparences, mais qu'il découvre partout une image lumineuse de la réalité. « On nous apprend à vivre quand la vie est passée », disait Montaigne. Eh bien ! le sens de la vie et de l'évolution, des problèmes éternels et même des problèmes actuels de la société, on souhaite maintenant que vous le possédiez plus tôt. C'est une orientation nouvelle, vers le présent et vers l'avenir. Le Lycée, sans doute, est une maison de paix et de recueillement, de travail désintéressé et sans hâte ; mais d'où vous pouvez entrevoir les spectacles du dehors et l'activité à laquelle vous serez bientôt mêlés. Peut-être un jour sortirez-vous plus souvent du Lycée pour toucher, avec vos maîtres, la réalité elle-même. Cette nature, que vous voyez à travers des descriptions, alors on vous la montrera dans sa triomphante splendeur et dans son calme apaisant. Ces hommes, dont les livres vous apprenaient les travaux et les inventions, les sentiments et les souffrances, on vous les fera connaître de plus près, admirer et plaindre, aimer enfin, dans les musées, dans les ateliers, dans les mansardes même. Ne vous est-il jamais arrivé, en lisant quelque dialogue de Platon, d'envier ces jeunes gens – modèles de Phidias et disciples de Socrate – si avides s'apprendre qu'ils éveillent parfois leur maître avant le jour, et qui, sur les places d'Athènes, sous les portiques, dans les gymnases, aux bords charmants de l'Ilissus, en causant d'eux-mêmes, des choses de la vie et de la cité, fleurissent, admirables plantes humaines, en sagesse et en beauté ? Puissiez-vous leur ressembler, avec plus de science et un cœur plus large encore ; et, si la jeunesse d'un grand pays ne peut être élevée aujourd'hui comme celle d'une petite cité antique, qu'au moins ce soit là pour nous un idéal !

Beaucoup de ces idées « nouvelles », mes amis, ont été exprimées autrefois, et par Montaigne, et par Rabelais, et par Rousseau pour ne citer que de très grands noms. Mais elles étaient vagues parfois, et elles se précisent ; elles étaient dans les livres, et elles se réalisent dans la vie ; elles ne semblaient guère applicables qu'à l'éducation privée, et elles commencent à régler l'éducation publique. En somme, estimez-vous heureux, jeunes Français d'aujourd'hui. Après tant de progrès accomplis, tant de victoires sur la nature et la force brutale, tant de belles et tant de grandes choses, il fait bon vivre en ce siècle et dans ce pays : mais vous aurez, vous, si nous pouvons ce que nous voulons, la joie d'une santé renaissante, d'une activité plus virile, plus consciente et plus sereine que celle de vos prédécesseurs. Vous ne vous doutez comme parfois, avec une curiosité passionnée, nous cherchons dans vos yeux à lire ce que vous serez. Quand nous regardons les plus petits et leurs têtes bouclées, ce n'est pas seulement cette grâce exquise de l'enfance qui nous touche et nous captive, mais le mystère chez eux plus voilé de l'humanité future. Empêcher que la France dégénère et, pour qu'elle continue à servir le progrès, réparer en vous la race, développer par vous l'humanité : telle est la pensée de vos maîtres. Méditez-la, comprenez-la et aidez-nous, mes chers amis, dans une tentative où nous mettons notre honneur, où votre bonheur se joue et où l'avenir est engagé.

Henri BERR
(1863-1954)

*Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrégé de lettres (1884)
Professeur à Buffon (de 1889-1890 à 1894-1895)
précédemment Professeur au Lycée Lakanal*

Fondateur de la Revue de Synthèse historique